

FEUILLETON DE LA GAZETTE DES FAMILLES CANADIENNES

GERMAIN

OU

L'AMI DU TRAVAIL.

(Suite.)

Bernard.—Il paraît que Germain fait des prosélytes, et que tu es du nombre.

François.—Pourquoi le nierais-je ? l'exemple du propriétaire de ces terrains m'a vivement frappé. Je n'ai pu résister à l'évidence. Germain est ici depuis trois ans. Il est venu pauvre, et voilà presque aussi bien partagé que moi, qui ai eu un bon héritage de mon père. Il prospère chaque année, et chaque année je vois ma décadence.

Bernard.—Chez moi les choses ne vont pas mieux. A quoi en attribuer la cause ?

François.—A notre négligence ; nous ne soignons pas assez nos terres ; nous ne sommes ni patients, ni observateurs. Nous visitons trop souvent les cabarets, et nous ne sommes pas bon chrétiens.

Bernard.—Allons, te voilà sur le terrain des sermons. Les choses en iraient-elles mieux si nous étions moins souvent au cabaret et plus souvent à l'église ?

François.—Il n'en faut pas douter. Les champs se reposent quand les maîtres jouent aux cartes, dans une salle enfumée, où l'on n'entend que le bruit des verres et des querelles, et un mauvais chrétien ne mérite pas que le Ciel s'intéresse à sa prospérité.

Bernard.—En vérité tu m'étonnes, mon pauvre François ; te voilà entièrement converti. Mais je